
Le pronom *on* à travers les genres et les langues : quelques réflexions en guise de conclusion

Hélène Chuquet, Joasha Boutault et Pauline Serpault

Université de Poitiers, FoReLLIS UR 15076

Résumé

Nous nous appuyons sur les études qui précèdent pour nous interroger sur l’interaction entre l’hétérogénéité des textes et la plasticité du pronom *on*. Nous mettons en évidence les apports de l’approche contrastive, à partir de l’analyse d’un corpus parallèle bidirectionnel de textes traduits, représentant deux catégories textuelles, en français et en anglais. Nos observations nous conduisent à identifier des convergences, indépendamment de la diversité des corpus, des langues et des approches, touchant à la nécessité de prendre en compte les contextes syntaxiques dans lesquelles apparaît *on*, confirmant son extrême malleabilité et sa dépendance vis-à-vis de son environnement.

Abstract

*On the evidence of the papers collected in this volume, we examine the interaction between the heterogeneous nature of texts and the malleability of the French pronoun *on*. We highlight the contribution of a contrastive approach based on the analysis of a bi-directional parallel corpus of translated texts representing two text types, in French and in English. This leads us to identify certain similarities, across various corpora, languages and approaches, as regards the need to take into account the syntactic contexts in which the pronoun *on* appears, thus confirming its indetermination and its dependence on its environment.*

Introduction

Les réflexions proposées dans cet article sont issues d'un travail collectif mené au sein du laboratoire FoReLLIS de l'université de Poitiers, à partir de la constitution et de l'exploitation du corpus multilingue « GRAFE¹ ». L'objet d'étude commun retenu pour cette première exploration du corpus fut le pronom français *on*, choisi en raison de sa fréquence, de sa flexibilité et sa complexité référentielle, de l'absence d'équivalent biunivoque dans les autres langues considérées, de la variété des traductions auxquelles il donne lieu, et enfin de sa présence dans quasiment tous les registres de discours. La journée d'étude organisée en novembre 2021 a constitué une étape importante dans notre projet scientifique, en permettant à la fois d'élargir la perspective à d'autres genres que ceux représentés dans le corpus GRAFE, et de confronter les résultats de nos observations à d'autres démarches et à d'autres données, représentées par les articles du présent volume.

En premier lieu, nous nous demanderons dans quelle mesure la diversité des genres, illustrée par les différents corpus sur lesquels reposent les études dans ce volume, entre en résonance avec la plasticité et la variabilité du pronom *on*, offrant ainsi un contexte très riche pour son analyse. Nous nous tournerons ensuite vers l'approche contrastive interlangues, en tant qu'elle permet de faire apparaître la complexité du pronom français et son caractère « exceptionnel », « singulier », fréquemment souligné dans la littérature sur *on* (voir Atlani 1984 : 14, 24 ; Fløttum *et al.* 2007 : 8). Nous nous appuierons sur quelques-uns des résultats livrés par notre corpus GRAFE, mis en regard de certaines analyses et conclusions sur d'autres données présentées dans ce volume ; et nous chercherons à montrer l'apport d'un corpus bidirectionnel illustrant deux genres textuels différents, en nous basant sur la partie français<>anglais de GRAFE, la seule à avoir fait jusqu'à présent l'objet d'un dépouillement complet dans les deux sens de traduction. Enfin, nous nous intéresserons à un point de convergence constaté dans la plupart des contributions qui précèdent, ainsi que dans notre propre exploration du corpus GRAFE, à savoir le caractère essentiel de l'interaction entre *on* et son co(n)texte et la nécessité de prendre en compte les configurations lexico-syntaxiques dans lesquelles il apparaît, ce qui vient confirmer à la fois l'extrême malléabilité du pronom et sa dépendance vis-à-vis de son environnement.

1. Le corpus GRAFE (acronyme représentant les cinq langues initialement incluses – grec, roumain, anglais, français, espagnol – auxquelles se sont ajoutés plus récemment l'allemand et le suédois) est composé de deux « genres textuels » : d'une part, extraits de romans des XX^e et XXI^e siècles (désormais « GRAFE-Lit »), traductions dans ces langues à partir du français, et originaux dans ces mêmes langues traduits vers le français ; d'autre part, échantillons d'ouvrages scientifiques du domaine de la linguistique (« GRAFE-Ling »), comportant, à ce stade, des originaux en français traduits vers l'anglais et l'espagnol, et des originaux en anglais traduits vers le français.

1. Hétérogénéité des textes et variabilité de *on*

Il existe depuis longtemps une littérature abondante sur les genres, qui ne cesse de s'enrichir, dans les domaines de la littérature, de l'analyse du discours et de la linguistique textuelle. Il ne s'agit pas ici d'aborder la question sous un angle théorique particulier, ni d'en faire une présentation détaillée ; nous renvoyons pour cela à l'introduction du présent volume ainsi qu'aux discussions et illustrations de différents « genres » dans les articles qui précèdent. Notre objectif est simplement de nous interroger sur quelques aspects de la variation des genres (ou types) de textes (ou de discours) qui nous semblent entrer en résonance avec la polyvalence du pronom *on*, afin de voir s'il est possible de tirer certaines conclusions concernant l'interaction du marqueur avec son environnement textuel.

Le travail sur des données de corpus est confronté à l'extrême hétérogénéité au sein même de ce qui est, souvent par commodité, englobé sous la désignation d'un « genre » ; les études présentées ici font clairement apparaître cette diversité.

Plusieurs d'entre elles portent sur des formes de discours de l'oral (interactions adulte-enfant), ou proches de l'oral par leur registre tout en étant sous forme écrite (blogs, forums de discussion). On trouve entre ces données de nombreux points de convergence, reflétant l'inscription des locuteurs dans un contexte situationnel donné, quel que soit le canal (oral ou écrit) par lequel passe l'échange avec leurs interlocuteurs.

Si l'on se tourne vers les corpus de textes écrits, sur lesquels sont basées la plupart des études de ce volume, la question de l'hétérogénéité se présente de façon plus cruciale. Le discours journalistique n'est évoqué ici que dans l'article de M. Nivala, mais d'autres travaux ont bien mis en lumière le caractère non homogène des textes de presse, du point de vue de la construction des repérages et des déterminations, situationnelles ou contextuelles (voir par exemple Simonin 1984 ; Monville-Burston et Waugh 1998). La grande diversité des types de productions journalistiques et des « sous-genres » qui y apparaissent (éditoriaux, reportages, commentaires et tribunes, analyses géopolitiques ou économiques, rubriques judiciaires, etc.) se reflète dans les variations du comportement des marqueurs et des configurations linguistiques qu'on y rencontre.

Une hétérogénéité du même ordre caractérise ce qui, dans un premier temps, peut se trouver regroupé sous le terme de « littéraire ». Les textes entrant dans le « champ générique » de la littérature sont de nature extrêmement variée (fiction romanesque, théâtre, poésie, etc.), mais sur quels critères devrait-on établir les frontières entre roman, récit (auto)biographique ou historique, essai, conte..., en tant que manifestations de la langue ? Qu'y a-t-il de commun, du point de vue de la construction textuelle (et, partant, des marqueurs linguistiques qui la caractérisent), entre un dialogue cherchant à reproduire l'oral dans un roman policier, l'insertion d'échanges sous d'autres formes discursives (courriels, sms...) dans un

texte de fiction contemporain, un récit se définissant comme résolument satirique, ou un roman moderniste fondé sur un discours intérieur au style très marqué comme « littéraire² » ? En outre, les choix stylistiques propres à un auteur ou à un courant littéraire sont aussi à prendre en considération dès lors que l'on cherche à identifier la représentativité d'une forme et à en étudier le fonctionnement.

Enfin, à l'intérieur du vaste champ générique de ce que Poncharal (2005) appelle la « prose de pensée », d'autres auteurs le discours ou l'écrit « scientifique » (Tutin, 2013), d'autres encore « l'écrit de recherche » (Rinck, 2006 ; Grossmann, 2012), on observe à nouveau la même hétérogénéité : variation externe entre les différentes disciplines (par exemple, entre un article de sciences humaines et un article de chimie analytique), ou entre les différentes normes d'écriture de recherche, au sens de *academic discourse*, selon les langues et les cultures (voir Flöttum *et al.* 2006) ; et variation interne, au sein d'une même discipline et d'un même contexte culturel (par exemple, entre un mémoire de master, un article pour une revue et un ouvrage destiné à un public plus large). Nous verrons, dans la partie suivante, que cette variation apparaît à l'intérieur même du corpus GRAFE-Ling, pourtant conçu au départ comme un ensemble homogène par son contenu disciplinaire (linguistique) et par la nature des textes retenus (extraits d'ouvrages, pour la plupart largement diffusés).

Les termes utilisés dans la réflexion sur les genres – hétérogénéité, variabilité, brouillage des frontières – présentent des parentés évidentes avec ceux qui sont employés dans la caractérisation du pronom *on*, chez divers auteurs se situant dans des perspectives théoriques différentes, ainsi qu'en témoignent les citations qui suivent : Flöttum *et al.* (2007) soulignent d'emblée « le caractère exceptionnel du pronom français *on*, dont la flexibilité d'usage ne semble égalée dans aucune des autres langues occidentales » (p. 8), mettent en lumière le fait que la variation de *on* s'observe à travers un double jeu de paramètres (entre valeur générique et spécifique d'une part, entre emplois indéfini et personnel d'autre part), et évoquent son caractère « caméléonesque » dans la fiction romanesque (p. 54). Atlani (1984), dans son article si bien nommé « *On* l'illusionniste », s'inscrivant dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives et prédictives d'Antoine Culoli, relève « l'hétérogénéité du fonctionnement discursif de *on* » (p. 17), voit en lui un marqueur de la « frontière entre la personne et la non-personne » (p. 26), mais à la différence du « caméléon [qui] se joue de ceux qui l'observent en s'identifiant à ce qui l'entoure », elle qualifie le pronom de « trompe l'œil parce qu'il constraint son environnement à obéir à ses propres règles », et parle de son « ubiquité [qui] le fait insaisissable » (p. 13).

2. Voir Chuquet et Hanote (2018 : 94-95). Cette grande diversité est illustrée par bon nombre des articles de ce volume : l'étude de Leslie Galliot et Lucie Gournay, basée sur *A Room of One's Own* de Virginia Woolf, l'article de Pierre-Don Giancarli, portant sur un corpus allant du conte à l'essai, en passant par le roman et la correspondance, et les analyses fondées sur la partie « littéraire » du corpus GRAFE (Maria Hellerstedt et Jeanne Vigneron-Bosbach ; Diana Cretu-Millogo).

Nous ne nous attarderons pas sur les caractéristiques de fonctionnement et les possibilités d'interprétation de *on*, déjà évoquées dans les articles qui précèdent, et largement étudiées, sous différents angles théoriques, dans la littérature³. Il y a consensus sur le statut morpho-syntaxique de *on* : pronom à la fois personnel et indéfini, ne s'employant que comme sujet grammatical, ne pouvant référer qu'à de l'humain, avec un sens indéterminé (« tout sujet humain ») et ne portant pas de marque spécifique de personne, ni en genre, ni en nombre. C'est sur l'interprétation du pronom en contexte que les analyses tantôt se rejoignent, tantôt divergent, selon les choix théoriques et en fonction des contextes discursifs étudiés.

Dans la perspective de la théorie des opérations énonciatives et prédictives (désormais TOPE), les opérations linguistiques sous-jacentes aux marqueurs et aux énoncés dans les textes sont indépendantes de toute considération de genre, mais sont fondées sur un système de repérage, opérant à la fois par rapport à une situation-origine – « contexte situationnel », dans les termes de Guillemin-Flescher ([1993] 2023 : 103-105) – et de manière interne au texte. Si la propriété invariante du pronom indéfini de personne *on* est d'être le terme indéterminé s'opposant d'une part aux pronoms de 1^e et 2^e personne (déterminés par deixis), et d'autre part aux pronoms de 3^e personne (déterminés par anaphore), son indétermination même le rend tout particulièrement dépendant de son cotexte, qui agit en tant que facteur externe de variation et oriente son interprétation. En contrepartie, c'est l'invariant de *on* qui, dans bien des cas, va orienter l'interprétation du cotexte. C'est la raison pour laquelle l'analyse de *on* dans des contextes larges présentant des caractéristiques génériques différentes est particulièrement riche d'enseignements.

2. Apports d'une perspective contrastive interlangues

Jacqueline Guillemin-Flescher a démontré par ses travaux que les récurrences dans les choix effectués par les traducteurs, observées dans un corpus important de textes traduits, témoignent dans chaque langue de « choix discursifs intériorisés ». Pour elle, l'observation d'un « ensemble de textes transcatégoriels » fait apparaître que « tout texte produit dans une même langue partage un fond commun de langue courante. Au-delà d'un certain seuil les textes se différencient [...] mais les différences ne sont pas aussi radicales qu'on tend à le supposer » (Guillemin-Flescher, [2006] 2023 : 79). Comme l'explique Nita (2022 : 85), la linguistique contrastive énonciative dans cette optique écarte en principe « la prise en compte des faits linguistiques en lien avec les genres ». Il nous semble

3. Voir en particulier Atlani (1984), Fløttum *et al.* (2007), Gjesdal (2008), Hamelin (2018). La définition synthétique qui suit s'appuie sur Viollet (1988 : 68).

toutefois que la mise en évidence des propriétés invariantes d'un marqueur dans telle ou telle langue n'exclut pas l'examen de ses équivalents dans une autre langue, dans différents types de discours, susceptibles d'apporter des éclairages supplémentaires sur le fonctionnement du marqueur original. C'est bien ce qu'écrit Atlani (1984 : 15) à propos de *on* :

Le choix entre différentes possibilités de traduction est souvent tributaire du contexte situationnel et/ou discursif dans lequel se présente l'énoncé. Par ailleurs, le test de la traduction permet de montrer que le statut énonciatif à accorder à *on* est dépendant de l'interprétation que le traducteur choisit de faire : c'est bien la preuve de la complexité du *on* français.

2.1. Corpus comparables et corpus parallèles : variations génératives et traductionnelles

La majorité des travaux contrastifs centrés sur les genres de discours se fondent sur des corpus comparables d'originaux dans chacune des langues étudiées. Les recherches sur l'oral, ou sur les différents types de discours scientifique, portent presque exclusivement sur ce type de corpus, à la fois pour des raisons pratiques (il est difficile d'accéder à des corpus de textes traduits d'une langue à l'autre dans ce domaine, voire impossible dans le cas de l'oral spontané) et parce que l'observation de textes originaux appartenant au même domaine ou registre donne accès, sans médiation ou risque de distorsion, au mode d'organisation propre à chacune des langues. C'est, dans le présent volume, le cas de l'étude de Laure Lansari sur les équivalents potentiels du marqueur discursif émergent du français : *on va dire*.

L'approche privilégiée par les recherches en linguistique contrastive dans le cadre de la TOPE, et par plusieurs branches de la linguistique contrastive sur corpus, est de travailler sur des textes traduits d'une langue à l'autre, autrement dit sur des corpus dits parallèles (ou de traduction)⁴. C'est cette approche qu'il-lustrent les autres articles contrastifs de ce volume. Celui de Leslie Galliot et Lucie Gournay sur les traductions du pronom *one* (par *on* ou autre chose) dans *Mrs Dalloway* présente l'originalité d'être basé sur quatre traductions françaises du roman (type d'approche essentiellement réservé à l'étude de textes littéraires, qui font l'objet de retraductions au fil des siècles), et met au jour à la fois les variations d'interprétation chez les traducteurs et les récurrences qui nous éclairent sur le fonctionnement de *on* dans le cadre du « fond commun discursif » du français.

4. Voir, entre autres, Granger (1996) ; Gilquin (2001) ; Lefer et Vogelee (2014) ; Johansson (2007). Cette branche des *contrastive corpus studies* accorde une large part à la place des genres et des registres : « it is desirable to extend contrastive studies by taking into account the variation across registers within languages » (Johansson 2007 : 304) ; « The recent interest that contrastive linguistics and translation studies have taken in variation as well as the development of register- and genre-controlled multilingual corpora have opened up new research paths. » (Lefer et Vogelee 2014, Introduction).

Les autres articles reposent tous sur des corpus parallèles : Pierre-Don Giancarli sur les divers moyens de traduire le pronom *on* en corse, dans des textes relevant de genres discursifs variés ; Merja Nivala sur les équivalents de *on* en finnois, s'appuyant sur un corpus parallèle bidirectionnel de romans, de textes d'histoire et de vulgarisation scientifique ; enfin deux articles s'appuyant sur les données du corpus GRAFE, partant de textes de romans en français pour aller vers les traductions en allemand et en suédois (Maria Hellerstedt et Jeanne Vigneron-Bosbach) ou en roumain (Diana Cretu-Millog). Le corpus GRAFE, comme nous l'avons dit, est à la fois parallèle, bidirectionnel et « bi-genres » : il peut par conséquent servir d'une part à effectuer des analyses des traductions de *on* vers les autres langues et des formes des autres langues donnant lieu à une traduction par *on* ; d'autre part à comparer les emplois et la fréquence de *on* dans les textes français originaux ou traduits ; enfin à identifier, le cas échéant, les variations de fonctionnement du pronom selon le type de discours dans lequel il s'inscrit. Nous illustrons brièvement ici cette triple exploitation du corpus GRAFE à partir du couple français->anglais afin d'en montrer l'apport à l'étude de *on*.

Une première différence entre les extraits de romans (GRAFE-Lit) et les textes tirés d'ouvrages de linguistique (GRAFE-Ling) est la fréquence d'emploi du pronom *on*⁵ : dans le corpus littéraire, le nombre d'occurrences, et surtout leur proportion par rapport à la taille du corpus, sont sensiblement équivalents dans les textes originaux français (719 occurrences, soit 0,41%) et les textes traduits de l'anglais (638 occurrences, soit 0,45%). En revanche, dans le corpus linguistique, si 1 489 occurrences de *on* apparaissent dans les originaux français (proportion de 0,93%), on en trouve deux fois moins dans les traductions françaises (686 occurrences, soit 0,49%). Cette première différence semble indiquer une préférence des ouvrages de linguistique en français pour l'emploi de *on*, même si celui-ci n'est pas réparti de façon équilibrée entre les différents auteurs : la plus haute fréquence apparaît dans les textes rédigés à partir de cours donnés à l'oral (Culioli, Saussure). Ce déséquilibre s'observe aussi dans les traductions françaises des ouvrages de linguistique à partir de l'anglais, où la plus forte proportion de *on* apparaît dans la traduction de Austin, *How to Do Things with Words*, original anglais dans lequel il est fait un usage fréquent du pronom *we*, dans un mode d'écriture scientifique que l'on pourrait qualifier de *reader-friendly* (« orienté vers le lecteur » – Grossmann 2012 : 148). C'est là un indice de l'hétérogénéité interne aux catégories de textes qui composent le corpus, car on retrouve ce même type d'écart de fréquence des emplois de *on* dans les romans qui constituent la partie littéraire, qu'il s'agisse d'originaux français ou

5. Les quatre parties du corpus sont de taille sensiblement équivalente (les chiffres sont arrondis, afin de ne pas alourdir la présentation) : GRAFE-Lit compte 171 400 mots dans le sens français->anglais, 140 600 mots dans le sens anglais->français ; GRAFE-Ling compte 159 000 mots dans le sens français->anglais, 139 600 mots dans le sens anglais->français.

de traductions depuis l'anglais. Dans le cas des romans, cette variation s'explique peut-être plus facilement, dans la mesure où la plus forte proportion de *on* figure dans des romans comportant de nombreux passages de dialogue, dans lesquels apparaît plus fréquemment le *on* inclusif du co-locuteur, se substituant à *nous* dans une situation d'interlocution familière.

La seconde différence que l'on peut observer concerne le type d'équivalent de *on* en anglais, à la fois selon le genre de discours (littéraire ou linguistique) et le sens de traduction. Nous ne pouvons ici en donner qu'un bref aperçu.

- (i) Dans le corpus littéraire, les trois types majoritaires d'équivalents qui se détachent sont les mêmes pour les deux sens de traduction, quoique dans un ordre différent :
 - dans le sens français>anglais, arrivent en tête les traductions par le pronom de 2^e personne *you*, représentant la même proportion (23,6%) que l'ensemble des phénomènes relevant d'une réorganisation de la relation prédicative, qu'il s'agisse des formes passives ou des diverses structures que nous avons étiquetées « inversion de la relation⁶ » (par exemple du type : *On m'a beaucoup parlé de vous :: I've been hearing a lot about you ; on entendit une voix criarde dans l'appareil :: a strident voice shouted at the other end ; tout ce qu'on vous dira... : everything you'll hear... ; une serviette noire, si pleine qu'on n'avait pas pu la fermer :: a black portfolio, so full that it would not close*), suivies des traductions par le pronom de 1^e personne du pluriel *we* (17,1%) ;
 - dans le sens anglais>français, on retrouve de façon nettement plus massive (34,8%), la prédominance du passif et d'autres structures (en anglais) induisant une réorganisation de la relation prédicative (dans le passage à *on* en français), la correspondance entre *we* et *on* arrive en seconde position (21,5%), tandis que le cas d'un pronom *you* donnant lieu à *on* est un peu moins représenté (16,7%).

Il semble donc que dans cette partie du corpus, le sens de traduction n'entraîne pas de divergences importantes, même si un examen plus détaillé de toutes les équivalences mettrait sans doute au jour certaines variations.

6. Ont été regroupés sous cette nomenclature les différents cas de figure, autres que les formes de passif, dans lesquels les énoncés ayant pour sujet *on* correspondent à des configurations ayant pour terme de départ de la relation prédicative un autre élément que le sujet animé humain indéterminé désigné par *on*, ce qui entraîne des réagencements syntaxiques significatifs. Voir aussi Hellerstedt et Vigneron-Bosbach, dans ce volume.

- (ii) Il en va tout autrement dans le corpus linguistique, dont nous présentons les résultats de manière identique, afin de faciliter la comparaison :
- dans le sens français>anglais, ce sont les formes de passif et d'inversion de la relation qui sont de loin les traductions les plus fréquentes de *on* (36,8%), suivies du pronom *we* (29%), puis de *one* (13,7%) ;
 - dans le sens anglais>français, *on* correspond, dans près de la moitié des cas, au passif et à d'autres formes d'organisation de la relation prédicative dans les originaux anglais (45,7%), suivis de très loin par les pronoms *we* (9,4%) et *one* (6,8%).

Ces textes représentant le discours « scientifique » linguistique font ainsi apparaître une importante dissymétrie entre les deux sens de traduction, sur laquelle nous pouvons faire quelques remarques, sans avoir la place d'en rendre compte de façon complète ici. En termes génériques, par rapport au corpus littéraire, la plus forte proportion de passifs, tant en anglais original que dans les traductions, ne surprend pas, mais on voit toutefois un décalage relativement important entre l'emploi du passif dans les écrits de recherche en anglais, et un moindre recours à cette forme en français, où le pronom *on* permet le même effacement de la source énonciative et la même indétermination de la référence à l'agent. En revanche, l'écart entre la proportion de *we* dans les traductions à partir du français et dans les textes originaux en anglais est frappante. La faible proportion d'équivalences entre *we* et *on* dans le sens anglais>français n'est pas surprenante, dans la mesure où une bonne partie des *we* est traduite « littéralement » par le pronom *nous* de première personne du pluriel. En revanche, la présence importante de *we* dans les traductions depuis le français pose problème, par rapport aux conventions discursives de l'écriture scientifique en anglais. Son emploi paraît naturel dans des ouvrages issus de transcriptions de cours dispensés à l'oral, locuteur et auditoire étant co-présents, ou bien pour inclure le lecteur dans les renvois faits par l'auteur à l'amont ou à l'aval de son texte, par exemple : *comme on l'a vu :: as we have seen ; on vient de voir que... :: we have just seen that... ; on en retiendra deux [exemples] ci-dessous :: we will consider two of them here*. Mais la traduction de *on* par *we* dans les nombreuses « routines discursives⁷ » de ce genre de discours produit en anglais des calques souvent peu justifiés, là où l'on s'attendrait à d'autres structures. En voici quelques exemples (nos suggestions figurent entre crochets) :

- (1a) C'est le domaine de *ce qu'on appelle* la « troisième personne ». (É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* ; trad. M.E. Meek)
- (1b) That is the domain *that we call* the “third person”. [*called/known as...*]

7. Sur le rôle des « routines », « motifs » ou « formules » dans l'écrit scientifique, voir Tutin (2013).

- (2a) *On est en présence d'une classe de mots, les « pronoms personnels », qui échappent au statut de tous les autres signes du langage.* (É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* ; trad. M.E. Meek)
- (2b) *We are in the presence of a class of words, the “personal pronouns”, that escape the status... [Personal pronouns form a class of words that...]*
- (3a) *On ne saurait oublier que la langue [...] est aussi, d'une part, le produit d'une aptitude cognitive innée... (C. Hagège, *Halte à la mort des langues* ; trad. J. Gladding)*
- (3b) *We cannot forget that language [...] is also the product of an innate cognitive aptitude... [it should not be forgotten that.../it should be pointed out that...]*

On constate enfin une dissymétrie assez prononcée, dont l'étude serait à approfondir, entre les traductions de *on* par *one*, deux fois plus fréquentes dans le sens français>anglais que l'équivalence *one :: on* en partant des originaux anglais.

Ces observations trop rapides demanderaient à être développées, mais visaient simplement à donner un aperçu des variations dans l'interprétation de *on* et, partant, de ses traductions, à la fois entre les deux genres textuels représentés et entre les deux sens de traduction⁸. Nous allons à présent regarder d'un peu plus près l'un des marqueurs souvent considéré comme un équivalent privilégié de *on* en anglais.

2.2. Le cas de l'équivalence entre *on* et la « deuxième personne générique »

À la suite des premiers dépouillements effectués sur la partie littéraire du corpus GRAFE, partant du français pour aller vers les autres langues, nous nous étions donné comme premier objet d'étude les traductions de *on* par les pronoms (ou formes conjuguées) de 2^e personne⁹. Il en était ressorti que si les traductions de *on* par la 2^e personne générique arrivaient en tête en anglais (*you*) et en roumain (*tu*), dans des proportions semblables (respectivement 23,6% et 28%), il n'en allait pas de même en espagnol, où *on* était majoritairement traduit par le pronom indéterminé *uno* (33%), puis par la structure impersonnelle en *se* (20%), les traductions par la 2^e personne (*tú*) arrivant loin derrière. L'allemand avait lui aussi recours, dans la partie du corpus étudiée, en priorité au pronom indéterminé *man* (60% des traductions), puis à la 1^e personne du pluriel *wir*, et il n'apparaissait aucune traduction par une 2^e personne. Il nous a semblé

-
- 8. Notre constat rejoint celui de Merja Nivala (ce volume) concernant les variations d'emploi de *on* entre genres et ouvrages différents, mais diverge de ce qu'elle a observé dans son corpus sur la non-incidence du sens de traduction sur les choix d'équivalents de *on* entre le français et le finnois.
 - 9. Lors d'un séminaire interne de l'équipe contrastive du laboratoire FoReLLIS, en janvier 2021, avaient été présentés les premiers résultats d'un « panorama » des traductions de *on* vers l'allemand (Jeanne Vigneron-Bosbach), l'anglais (Hélène Chuquet), l'espagnol (Ramón Martí Solano et Manuel Torrellas Castillo) et le roumain (Raluca Nita et Diana Cretu-Millogo).

intéressant de prolonger cette exploration de l'équivalence *on* :: *you* dans le corpus français<>anglais, pour voir quelle pouvait être l'incidence de son caractère bidirectionnel et de la variation générique.

(i) Le corpus littéraire semble confirmer l'équivalence souvent décrite entre *on* et *you* comme marqueurs d'un renvoi à la personne générique, indéterminée, le pronom de 2^e personne de l'anglais référant au co-énonciateur potentiel, à un interlocuteur indéterminé parmi d'autres, et pouvant s'interpréter comme incluant le locuteur. Une minorité d'exemples de *on* dans le corpus d'originaux français peut se voir attribuer une valeur spécifique, mais l'indétermination maintenue par le pronom laisse malgré tout une place à l'ambiguïté. Ces cas de « plutôt spécifique » renvoient soit à une 2^e personne (interlocuteur, ou tout lecteur), soit à une 1^e personne du pluriel (pouvant se substituer à un *nous*), voire du singulier (le locuteur lui-même). Or le passage à *you* en anglais produit souvent l'impression d'un basculement plus net vers la généréricité du « tout un chacun », soit dans les dialogues, où *on* peut souvent être ramené à sa valeur de *nous* (et est alors traduit par *we*), soit dans le discours intérieur ou indirect libre. À côté d'exemples clairement indéterminés dans les deux langues, comme les suivants :

- (4a) *On croit* qu'on a le temps. Et puis, tout d'un coup, ça y est, *on se noie*, fin du temps réglementaire. La mort est le seul rendez-vous qui ne soit pas noté dans votre organizer. (F. Beigbeder, *99 francs* ; trad. A. Hunter)
- (4b) *You always think* you've got time. And then suddenly, that's it, *you go and drown*, your allotted time is up. Death is the only meeting that hasn't been keyed into your personal organizer.
- (5a) *On se croit* à dix lieues d'un lieutenant Noël qui ferme son blouson d'un coup sec et *on se retrouve* à faire pire. [...] On se croit à cent lieues d'un brigadier Favre et, si ça se trouve, *on trempe* dans la même bauge à sangliers. (F. Vargas, *Pars vite et reviens tard* [discours intérieur du commissaire Adamsberg] ; trad. D. Bellos)
- (5b) *You think* you're a million miles from the likes of Noel and his authoritarian zipper, then all of a sudden *you're behaving* a lot worse than that. [...] You think you're a million miles from the likes of Favre, and when occasion arises, *there you are puddling about* in the same pigsty.

c'est dans le dialogue au discours direct que le passage à *you* accentue le caractère générique par sa mise à distance, sa différenciation par rapport au *je*-origine du discours :

- (6a) – Écoute, Marc, tu le sais, TOUS les créatifs deviennent cinglés : notre boulot est trop frustrant, *on se fait* tout jeter à la gueule, c'est de pire en pire. Le plus gros client de l'agence, c'est la poubelle. (F. Beigbeder, *99 francs* ; trad. A. Hunter)
- (6b) 'Listen, Mark, you should know, all copywriters end up going mad. The work's just too frustrating, you get everything chucked back in your face, it's getting worse and worse'.

- (7a) Même la tour Eiffel que j'apercevais là-bas, de l'autre côté de la Seine, la tour Eiffel si rassurante d'habitude, ressemblait à une masse de ferrailles calcinées.
- On respire ici, dit Blunt.
 En effet, un vent tiède soufflait sur l'esplanade... (P. Modiano, *Rue des Boutiques obscures* ; trad. D. Weissbort)
- (7b) Even the Eiffel Tower, which I could make out on the other side of the Seine, the Eiffel Tower generally so reassuring, looked like a hulk of oxidized scrap-iron. *'You can breathe here'*, said Blunt. And indeed a warm breeze was playing over the esplanade...

Les emplois les plus caractéristiques de *on/you* générique apparaissent dans des énoncés se rapprochant du dicton, du proverbe, et plus largement dans des passages jouant sur des structures parallèles, souvent à des fins rhétoriques. En particulier, du point de vue des configurations syntaxiques observées, les structures de subordination en *quand* ou en *si* font ressortir le caractère générique de *you*, souvent renforcé par la présence d'adverbes marquant un parcours de situations ou par celle d'un présent de vérité générale, même dans des récits effectués aux temps du passé¹⁰.

- (8a) *En général, quand on commence* un livre, il faut tâcher d'être attachant et tout, mais je ne veux pas travestir la vérité. (F. Beigbeder, *99 francs* ; trad. A. Hunter)
- (8b) *Usually when you start writing a book, you try to be likeable and all that, but I don't want to hide the truth.*
- (9a) Le café se faisait attendre. Que faire, en fin de repas, *si on n'a pas le droit* de fumer de cigarettes ? (M. Houellebecq, *Plateforme* ; trad. F. Wynne)
- (9b) The coffee was slow in coming. What do you do at the end of a meal *if you're not allowed* to smoke?

La complexité référentielle de *on* (renvoyant potentiellement à *je*, à *nous*, ou à « toute personne ») est particulièrement en évidence dans les énoncés de perception dans les récits à la première personne, où le choix de *you*, par rapport aux autres pronoms possibles, à la fois tend à désambiguïser l'interprétation du pronom français en l'orientant vers l'indéterminé et repose sur d'autres marqueurs du contexte justifiant ce choix. Nous n'en donnons ici qu'un seul exemple, mais ce phénomène est fréquent :

- (10a) Un jour, avec Denis, je suis monté jusqu'en haut de la Tourelle du Tamarin, *là où on voit* tout le paysage jusqu'aux montagnes des Trois Mamelles et jusqu'au Morne, et de là, j'ai vu les toits des maisons et la haute cheminée de la sucrerie qui fait sa grosse fumée. (J.M.G. Le Clézio, *Le Chercheur d'or* ; trad. D. Godine)
- (10b) Once I went with Denis to the top of the Tourelle, *where you could see* the countryside up to the Trois Mamelles and right to Morne, and from there I saw the roofs on the houses and the thick smoke coming from the sugar refinery's tall chimney.

En français, c'est le présent, associé à la structure en *là où*, qui conduit sans ambiguïté possible à l'interprétation de *on voit* comme faisant référence à un paysage

10. On peut noter que la quasi-totalité des structures en *quand* ou *si + on* du corpus littéraire sont traduites avec *you* ; voir aussi l'article de Diana Cretu-Millogo (ce volume) sur ces configurations dans le corpus littéraire français>roumain.

visible pour toute personne dans la même situation, et non pas exclusivement pour le *nous* du personnage-narrateur et de son compagnon ; le choix de *you* (et non de *we*) est contraint par ce présent français, mais le pronom anglais et la modalité *could see* permettent de marquer l'indétermination, tout en conservant le même repérage temporel que le reste du passage, avec l'emploi du présent.

Dans le corpus littéraire anglais>français, la quasi-totalité des occurrences de *you* traduites par *on* correspondent à une interprétation générique, quel que soit le type de configuration textuelle : description, narration, dialogue ou discours intérieur/indirect libre. Dans les dialogues reproduits au discours direct, à côté de nombreuses traductions de *you* par *tu* ou *vous* dans les cas de référence et d'adresse spécifiques, les traductions par *on* présentent certains traits communs, selon les contextes. Dans les romans de David Lodge, *Nice Work* et *Small World*, qui posent un regard satirique sur le monde des universitaires, les *you* sont souvent associés à des clichés, des attitudes stéréotypées, les faisant tendre vers une interprétation générique, comme en :

- (11a) “*If you use initials in the academic world, people think you’re a man and take you more seriously.*” (David Lodge, *Small World* ; trad. M. & Y. Couturier)
- (11b) – *Quand on utilise ses initiales, dans le monde universitaire, les gens pensent que vous êtes un homme et vous prennent davantage au sérieux.*

Plus généralement, dans l'ensemble du corpus de romans, l'équivalence *you* :: *on* apparaît typiquement dans des tournures quasi figées, faisant souvent intervenir des prédictats de cognition, associés au présent générique, aux modalisations et aux marqueurs de parcours : *you never know* :: *on ne sait jamais* ; *you would have thought* :: *on aurait cru que...* ; *when you come to think of it* :: *quand on y pense*. Le pronom *you* dans son emploi générique entretient aussi une relation privilégiée avec les verbes de perception, par exemple :

- (12a) His face was almost completely hidden [...] but *you could make out his eyes, glinting like black beetles under all the hair.* (J.K. Rowling, *Harry Potter and the Philosopher's Stone* ; trad. J.-F. Ménard)
- (12b) Son visage était presque entièrement caché [...] mais *on voyait distinctement ses yeux qui brillaient comme deux scarabées noirs au milieu de ce foisonnement [de cheveux].*

- (ii) Lorsque l'on se tourne vers la partie linguistique du corpus, le contraste est spectaculaire : sur les 1 489 occurrences de *on* dans les originaux français, seules... quatre sont traduites par *you*, ce qui n'a pas manqué de nous surprendre. Il s'agit, dans les quatre cas, de remarques parenthétiques ou incidentes, fonctionnant comme motifs d'un discours explicatif ou présentatif : *si l'on veut*, entre virgules, apparaît deux fois dans le cours de Culioli, traduit par *if you will/if you wish* ; Hagège conclut un développement sur le commentaire : *d'où la notion, étrange si l'on y réfléchit, d'« Amérique latine »*, qui

devient *when you think about it* ; enfin Ruwet énonce les données d'un problème à résoudre : *étant donné une phrase grammaticale, aussi longue qu'on voudra...*, correspondant à : *given a grammatical sentence, of any length you like*. Ce qui est paradoxal, c'est qu'alors que les *you* des dialogues de romans semblaient tendre vers une interprétation plus générique que *on*, dans le contexte présent de cours adressés à un auditoire ou à des lecteurs, *you* semble produire une impression d'adresse plus directe à l'interlocuteur que *on*.

Cette quasi-absence de *you* dans les traductions à partir du français, surprenante au premier abord, se voit néanmoins confirmée par l'usage de *you* dans les textes de linguistique originaux en anglais : en effet, on n'y trouve que 19 occurrences de *you* générique traduit par *on*, limitées à quatre textes sur les neuf du corpus. Quelques *you :: on* se rencontrent chez Austin, Bellos, Lakoff et Pinker, ouvrages universitaires au style relativement conversationnel comportant de nombreuses adresses aux lecteurs dans lesquelles *you* donne lieu à *vous*¹¹. Par ailleurs, les *you* génériques sont souvent traduits en français par des tournures modales impersonnelles (*you must :: il faut...*) ou des structures infinitives (*unless you explain... :: à moins d'expliquer*). Tout se passe comme si *you*, dans la prose de recherche en anglais, fonctionnait plus comme un véritable pronom de 2^e personne, s'adressant à un interlocuteur, fût-il potentiel ou abstrait, que comme un générique comparable à *on*. Il est frappant de constater que chez Pinker, où les deux-tiers des *you* de l'original sont traduits par le prénom *vous*, c'est en revanche le prénom *one*, traduit systématiquement par *on*, qui est utilisé dans les énoncés dont le sujet désigne de façon indéterminée toute personne faisant partie de la communauté des linguistes :

- (13a) *When one reads Chomsky, one is struck by a sense of great intellectual power; one knows one is encountering an extraordinary mind.* (S. Pinker, *The Language Instinct* ; trad. M.-F. Desjeux)
- (13b) *Quand on lit Chomsky, on est frappé par un sentiment de grande puissance intellectuelle ; on sait que l'on se trouve en présence d'un esprit sortant de l'ordinaire.*

Il faudrait évidemment considérer une plus grande variété d'œuvres romanesques et littéraires, et d'autres types d'écrits de recherche, dans des disciplines différentes, mais cette première exploration contrastive du corpus GRAFE français<>anglais fait nettement apparaître un écart significatif entre les deux « genres » qui y sont représentés en ce qui concerne les emplois et les équivalents du pronom *on*.

11. La fréquence globale du pronom *you* est de toute façon relativement faible dans les textes scientifiques du corpus, et sur le total de 509 occurrences qui y ont été relevées, 481 se trouvent dans ces quatre ouvrages, soit 94,5% ; il n'en reste pas moins que les 19 *you* traduits par *on* en constituent une proportion infime (3,7%).

3. Quelques « affinités » du pronom *on* avec ses contextes

À l'issue de ce rapide tour d'horizon, nous voudrions brièvement évoquer un certain nombre d'éléments contextuels qui entrent régulièrement en co-occurrence avec le pronom *on*, et que l'on peut relever dans l'ensemble des types de textes ou de discours explorés dans le présent volume. Cette préférence particulière de *on* pour certains prédictats, certaines structures et configurations syntaxiques, qui se retrouve à travers les genres, n'est pas le fruit du hasard, et reflète son aptitude à interagir avec son environnement lexico-syntaxique, le pronom et ses contextes s'influencant mutuellement pour produire, à partir de sa propriété fondamentale d'indétermination, une multiplicité d'interprétations. Nous ne proposons ici qu'un inventaire très succinct, sans aucun doute incomplet, mais qui ouvre vers de nombreuses voies d'exploration de ce pronom, tant en français que dans une perspective contrastive.

Le rapport du pronom *on* au point de vue a fait l'objet de plusieurs études sur le français (voir Rabatel 2001, 2002, 2005) et dans une perspective contrastive (voir en particulier Nita 2021, 2022). Les propriétés d'indétermination de *on*, son oscillation permanente entre pronom personnel et indéfini, lui donnent l'aptitude de brouiller l'identification du référent du sujet grammatical mais aussi, lorsque ce dernier est sujet d'un verbe de type cognitif ou support de modalité, l'identification de la source de point de vue. C'est ce qui explique sa co-occurrence si fréquente avec les prédictats de parole, de pensée et de perception, tant à l'oral qu'à l'écrit, à la fois dans les textes littéraires et scientifiques, ainsi que l'on peut le constater dans la plupart des articles de ce volume : dans les récits-témoignages, dans les interactions adulte-enfant (*qu'est-ce qu'on dit ?/On dit merci*), dans une expression figée comme *on va dire* (mais aussi *on pourrait dire, on pourrait penser, on peut supposer*), dans les énoncés de perception (*on distinguait, on apercevait*). Rabatel (2001 : 32) propose une hypothèse intéressante sur les « raisons » d'employer *on*, même quand il y a corréférence « à un focalisateur explicite ou identifiable par inférences » :

C'est que *on* en dit plus qu'un simple pronom personnel. Sa valeur de base, indéfinie, n'est jamais totalement supprimée : soit que le locuteur veuille faire entendre que l'identification ne peut être plus précise ; soit, plus sûrement, qu'il veuille nous faire entendre qu'il ne souhaite pas [qu'elle le soit]. Sauf à choisir, c'est-à-dire à écarter des possibles narratifs et à fermer des pistes interprétatives. À charge pour le co-énonciateur (lecteur, en l'occurrence) de prendre ses responsabilités, et d'assumer ses choix. (Rabatel 2001 : 32)

Sur le plan de la modalité, la fréquence d'emploi de *on* avec les verbes modaux *pouvoir* et *vouloir* relève, elle aussi, de cette indétermination quant à la source du point de vue prenant en charge la modalisation de l'assertion. Ces deux verbes apparaissent respectivement dans deux types de configuration : *pouvoir*, très massivement, avec les verbes de parole et de cognition (*on peut dire ; on*

peut considérer ; on pourrait penser ; on aurait pu croire...) ; *vouloir*, de façon plus restreinte, dans des structures subordonnées (*si l'on veut ; comme on voudra...*). Dans le corpus français>anglais, c'est ce type de tournure qui est le plus fréquemment traduit par *you*, mettant en avant l'interprétation générique d'indétermination. L'association de *on* avec *pouvoir* et un verbe de parole ou de cognition entre aussi dans de nombreuses formulations « figées » ou « routines discursives », dans toutes sortes de contextes, et notamment dans les textes scientifiques (*on peut supposer que... ; on peut faire l'hypothèse que... ; on pourrait se demander si... ; on peut parler de... ; que l'on peut appeler...*).

Un autre phénomène qui mérite attention, et qui semble être transcatégoriel, est la fréquence d'emploi de *on* dans le cadre de structures de subordination : temporelles en *quand/lorsque*, hypothétiques en *si*, comparatives en *comme*. Si dans certains cas, ces exemples rejoignent les formulations figées que nous venons de mentionner (*comme on dit ; comme on peut le supposer*), ils témoignent aussi d'une proximité entre l'indétermination de *on* et l'opération de parcours d'une classe de situations sous-jacente à ces subordonnées qui, souvent associée à un présent « intemporel », oriente dans la plupart des cas vers une interprétation générique du pronom. Hamelin (2018 : 10) note en effet que « [c']est la dimension qualitative qui prend le pas sur la dimension quantitative, d'où l'emploi de *on* dans des contextes de comparaison, des contextes génératifs avec des repérages par rapport à une classe de situations, et l'abondance d'emplois traités traditionnellement comme stylistiques ou affectifs. » Ce n'est sans doute pas un hasard si ce type de configuration semble favoriser, dans le corpus GRAFE français>anglais une traduction de *on* par *you* ou par *one* ; voir exemples (8) et (9) ci-dessus, ou encore :

- (14a) *Si on se refuse à tenir compte des « jugements de grammaticalité » des sujets parlants [...] on se condamne à « détruire l'objet même » de la linguistique.* (N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative* ; trad. N. S. H. Smith)
- (14b) *If one refuses to take into account the ‘judgements of grammaticality’ of native speakers [...] one is condemned to ‘destroy the subject’ of linguistics.*

Il y a donc là tout un éventail de structures syntaxiques et textuelles dont l'articulation avec les caractéristiques spécifiques du pronom *on* reste à explorer.

Conclusion

La nécessité de prendre en compte les rapports entre *on* et les différents contextes discursifs et lexico-syntactiques que nous avons évoqués confirme à la fois la malléabilité de ce pronom, sa dépendance vis-à-vis de son environnement textuel et, en retour, sa propre contribution à l'interprétation de son contexte. De manière peut-être anecdotique, mais néanmoins révélatrice, la multiplicité des choix de traduction de *on* dans les diverses langues considérées apporte la preuve de sa

complexité référentielle. Le dépouillement du corpus GRAFE français>anglais en livre une trentaine, dans lesquels est représentée la gamme entière des pronoms personnels et indéfinis, structures passives et apparentées, prédication d'existence, prédictions adjectivales et adverbiales, etc. L'espagnol, quant à lui, présente la même diversité d'équivalents de *on* sur un extrait du corpus littéraire. L'allemand et le roumain, enfin, font chacun apparaître une quinzaine de choix face à *on* sur un corpus relativement homogène composé exclusivement de romans.

L'interaction entre le pronom *on* et ses contextes est par conséquent un champ dans lequel il reste beaucoup à explorer, et la démarche contrastive, en mettant au jour les nombreuses tournures « équivalentes » observées dans d'autres langues face aux énoncés ayant *on* pour sujet, révèle des régularités (et réserve aussi certaines surprises) qui peuvent contribuer à enrichir la caractérisation du pronom français.

Références

- ADAM J.-M. (2004). *Linguistique textuelle : des genres de discours aux textes*. Paris : éditions Nathan.
- ATLANI F. (1984). *On l'illusionniste*. In : A. Grésillon & J.-L. Lebrave (éds), *La Langue au ras du texte*. Lille : Presses universitaires de Lille, 13-29.
- CHUQUET H. & HANOTE S. (2018). Quelques concepts de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives à l'épreuve des textes littéraires. In : S. Bédouret-Larraburu & C. Copy (éds), *L'Épilinguistique sous le voile littéraire. Antoine Culioli et la TO(P)E*. Pau : Presses de l'université de Pau et des Pays de l'Adour, 93-112.
- FLØTTUM K., DAHL T. & KINN T. (2006). *Academic Voices Across Languages and Disciplines*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- FLØTTUM K., JONASSON K. & NOREN C. (2007). *ON, pronom à facettes*. Bruxelles : Duculot-De Boeck.
- FLØTTUM K. & THUE VOLD E. (2010). L'éthos auto-attribué d'auteurs-doctorants dans le discours scientifique. *Lidil* 41, 41-58.
- FRANÇOIS J. (1984). Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on*. In : G. Kleiber (éd.), *Recherches linguistiques X*, Recherches en pragma-sémantique. Metz-Paris : Klincksieck, 35-73.
- GÉRARD C. (2019). Linguistique des genres : objet et méthode. Statut culturel des genres et variétés génériques. *Linx* 78, 1-59.
- GILQUIN G. (2001). The integrated contrastive model: Spicing up your data. *Languages in contrast* 3 (1), 95-123.
- GJESDAL A. M. (2008). *Étude sémantique du pronom ON dans une perspective textuelle et contextuelle*. Thèse de doctorat. Université de Bergen, Norvège.

- GRANGER S. (1996). From CA to CIA and back: An integrated approach to computerized bilingual and learner corpora. In: K. Aijmer, B. Altenberg & M. Johansson (eds), *Languages in contrast*. Lund: Lund University Press, 37-51.
- GROSSMANN F. (2012). Comment et pourquoi cela change ? Standardisation et variation dans le champ des discours scientifiques. *Pratiques* 153/154, 141-160.
- GUILLEMIN-FLESCHER J. (2023). *Linguistique contrastive : énonciation et activité langagière*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- HAMELIN L. (2018). Éléments pour une sémantique de ON. *Congrès mondial de linguistique française*. SHS Web of Conferences 46-12006, DOI 10.1051/shsconf/20184612006.
- JOHANSSON S. (2007). *Seeing through Multilingual Corpora: On the Use of Corpora in Contrastive Studies*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- LEFER M.-A. et VOGELEER S. (2014). Genre- and register-related discourse features in contrast. Special issue of *Languages in Contrast* 14:1. John Benjamins.
- MELLET C., RINCK F. & SITRI F. (2013). Hétérogénéité des textes, hétérogénéité des genres. *Pratiques* 157/158, 47-59.
- MONVILLE-BURSTON M. & WAUGH L. (1998). Lexicon, genre and local discourse organisation: French speech act verbs and journalistic texts. *Journal of French Language Studies* 8-1, 45-62.
- NITA R. (2021). The representation of perception across languages: the French pronoun *on* and its English and Romanian translations. Evidence from a multilingual corpus. Communication au colloque *Using Corpora in Translation and Contrastive Studies*, Bertinoro, Italie, 9-11 septembre 2021.
- NITA R. (2022). *Contrastivité, genres discursifs et corpus : interaction des marqueurs et discours rapportés*. Mémoire pour l'Habilitation à diriger des recherches. Université de Poitiers.
- NITA R. (sous presse). La construction de la perception à travers *on* et ses équivalents en anglais dans un corpus littéraire. In : F. Doro-Mégy & A. Leroux (éds), *Linguistique contrastive : nouvelles directions. Hommage à Jacqueline Guillemin-Flescher*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- PONCHARAL B. (2005). Étude contrastive de la structuration du discours en anglais et en français dans les textes de sciences humaines. In : D. Lebaud (éd.), *D'une langue à l'autre*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 278-302.
- RABATEL A. (2001). La valeur de *on* pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées. *L'Information grammaticale* 88, 28-32.
- RABATEL A. (2002). Le point de vue entre grammaire et interprétation : le cas de *on*. In : A. Rabatel (éd.), *Lire, écrire le point de vue. Un apprentissage de la lecture littéraire*. Lyon : Publications du CRDP, 71-102.

- RABATEL A. (2005). Effacement énonciatif et argumentation indirecte : *on*-perceptions, *on*-représentations et *on*-vérités dans les points de vue stéréotypés. In : P.-Y. Raccah (éd.), *Signes, langues et cognition*. Paris : L'Harmattan, 85-116.
- RINCK F. (2006). *L'article de recherche en Sciences du langage et en Lettres. Figure de l'auteur et identité disciplinaire du genre*. Thèse de doctorat. Université Grenoble 3-Stendhal.
- SIMONIN-GRUMBACH J. (1975). Pour une typologie des discours. In : J. Kristeva, J.-C. Milner & N. Ruwet (éds), *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*. Paris : éditions du Seuil, 85-121.
- SIMONIN J. (1984). Les repérages énonciatifs dans les textes de presse. In : A. Grésillon & J.-L. Lebrave (éds), *La Langue au ras du texte*. Lille : Presses universitaires de Lille, 133-203.
- TUTIN A. (2010). Dans cet article, nous souhaitons montrer que... Lexique verbal et positionnement de l'auteur dans les articles en sciences humaines. *Lidil* 41, 16-40.
- TUTIN A. (2013). La phraséologie transdisciplinaire des écrits scientifiques : des collocations aux routines sémantico-rhétoriques. In : A. Tutin & F. Grossmann (éds), *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de Scientext*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 27-43.
- VIOLLET C. (1988). Mais qui est *on* ? Étude linguistique des valeurs de *on* dans un corpus oral. *Linx* 18, 67-75.